RICHARD ESCOT
et
VINCENT LAUNAY

16°Y²
52.037

JEU MORT



roman

VERTIGES

JEU MORT

16° Y²
52037

JEU MORT

Richard ESCOT et Vincent LAUNAY

823
9.L

JEU MORT

Roman

VERTIGES PUBLICATIONS
6, rue Pierre-Lescot
75001 Paris

Précédent ouvrage :

RUGBY AU CENTRE, Richard Escot et Jacques Rivière
Jacques Grancher éditeur, 1984.

Pour tous renseignements concernant nos publications
Vertiges Publications
Tél. : 233.49.72

ISBN 2 86896 021 9

Copyright Vertiges Publications, septembre 1985

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.



à Jacques

« There's always a skeleton in someone's cupboard. »

Samedi 17 mai. Stade de l'îlot Chalon. Devant soixante-dix mille spectateurs, le buteur du S.C. Paris tente une pénalité des trente mètres en coin, à la suite d'une brutalité du pilier d'Edimbourg, Ian Robertson. Le numéro dix parisien prend ses marques et s'élance. Une frappe sèche. La balle s'élève... et passe ! Les rouge et bleu reprennent l'avantage 15-14 après une heure de jeu.

Panem et circenses. Pour attirer les spectateurs dans les stades et faire oublier aux citoyens les sourdes batailles politiques, les députés, toutes tendances réunies, avaient favorisé la mise en place des paris sportifs. Le terme général de « Pronoval » regroupait les pronostics de rubgy professionnel. Cette discipline, au même titre que le basket, le volley, l'athlétisme, le golf et le tennis était attachée depuis neuf ans aux « Paris Sportifs Associés ». Les P.S.A., organisme privé, redistribuaient aux fédérations et aux clubs une partie de leurs bénéfices.

Le Sporting Club de Paris, leader des seize équipes de Première Division de rugby, profitait pleinement de

cette manne. Sponsorisé par une société d'articles de sport, la Fauve, toutes les rencontres qu'il disputait étaient retransmises en intégralité grâce à son deuxième sponsor, le Câble Parisien, chaîne privée de télévision.

En dehors des compétitions sportives, les médias d'opposition polarisaient l'attention du public sur les élections primaires qui devaient avoir lieu le dimanche 29 juin. En dix ans, depuis la fin des guerres internationales, le pays, gouverné par Marius Desclaux, était devenu prospère et préservait mieux que mal la paix sociale. Le mandat de l'ancien secrétaire général de l'Union nationale démocratique arrivant à son terme, la lutte pour la succession à la présidence de la République était engagée depuis un an.

Directeur général de la Fauve, Alexandre Jardel était aussi le dauphin d'Emile-Antoine Plaizeau au sein du Parti républicain populaire. Plus parallèles qu'antagonistes, l'U.N.D. et le P.R.P. avaient pour habitude de régler leurs querelles internes sous l'oeil vigilant des polices politiques, organisations gouvernementales secrètes.

1

La Mothe-Saint-Héray. Place du marché. Les piliers du Bar-Tabac ne regardent plus dehors, trop occupés à compter les points de leur sainte belote. Dix-huit heures à l'horloge de la mairie. Une Gauntlet 805 bordeaux s'immobilise dans un crissement de pneus, devant l'unique cabine téléphonique du village. Le passager sort et claque nerveusement la portière. Il fait glisser sa mémocarte et compose le 16-18-74-00-022. Ligne directe, destination 119, rue de la Boétie.

— Allo ? Qui est à l'appareil ? demande une voix sèche à l'autre bout du fil.

— C'est moi ! Nous sommes sur la route de Saint-Maixent, à cinquante bornes de Poitiers. Du nouveau ?

— Non !

— Qu'est ce qu'on fait pour la fille ?

— Rien ! Rappelez-moi dans une heure !

L'homme accroche le combiné et remonte en voiture.

— Démarre ! dit-il à son acolyte. On continue et on appelle dans une heure.

Le conducteur est grand, mince, pas rasé depuis

deux jours. Ses doigts terminés par des ongles rongés jusqu'au sang, tapotent le haut du volant. Il engage la Gauntlet dans la rue principale, étroite et sinueuse jusqu'au stop. Rien à droite, rien à gauche. Seule une Ford blanche s'éloigne au bout de la côte, en point de mire.

— Vas-y, fonce, ordonne l'autre. Il faut rattraper la fille.

Les arbres défilent. Les fermes surgissent en accéléré, hérissant l'horizon limité au sommet des collines. Sur la gauche, le soleil décline lentement et conjugue le ciel au plus que parfait indigo.

La Ford Agora blanche ralentit et se gare sur une aire de repos. Pantalon de flanelle gris et chemisier léger, une jeune femme en descend, prend son chandail et suit le chemin de terre qui sépare les bosquets. Dans un bruit étouffé, la Gauntlet bordeaux déplace l'air tiède et fait vibrer les herbes du bas-côté. Auteur de biographies et, sous un pseudonyme, de contes pour enfants, Barbara Soubiès note quelques idées sur le calepin qui ne la quitte jamais.

Les écrivains sacrifient à la muse. Barbara lui offre beaucoup. Son temps, son argent. Quelquefois ses sentiments. Ses voyages sont l'occasion de renouer avec le calme de la campagne et l'odeur des sous-bois. L'inspiration arrive délicieusement à l'improviste, l'obligeant à interrompre quelques minutes son trajet pour ordonner ses phrases, quelque part entre Royan et Paris, préférant la bordure festonnée d'une dépar-

tementale au tranchant de l'autoroute.

Reprenant son périple, Barbara traverse Brioux et ne remarque pas une voiture qui démarre à sa suite. Arrivée à Saint-Maixent, elle tourne vers Parthenay et prend la N 738 toujours suivie par la Gauntlet.

Dix-neuf heures. Dans la forêt de Scévolle, elle rétrograde à l'approche d'un sous-bois. Une Kawasaki surgit et double la Ford tous phares allumés. Sur le faux plat, la 805 s'immobilise, invisible. Troisième. Seconde. L'Agora se range à l'entrée d'un chemin forestier. Le soleil disparaît derrière les cimes. Barbara referme la portière, enfile son pull et s'engage le long du sentier. Six cents mètres plus haut, juste à l'entrée du virage, la moto s'est arrêtée. Plus rien ne vient troubler le silence qui s'installe avec le crépuscule. Séparée en deux par la route, la forêt ne veut faire qu'une et la longue montée jusqu'au virage, comme un bras tendu, s'orne d'une veine sombre.

Le pilote de la Kawasaki amorce un demi-tour et fait cracher les 120 chevaux d'un coup de poignet.

Dix minutes se sont écoulées. Dans un feulement métallique, précédée par la Kawasaki, la 805 démarre et double l'Agora dans laquelle se tient la victime, immobile et silencieuse. Sans un geste, elle regarde, assise face au volant, le départ des assasins. Déchirante, aveuglante, une terrible explosion soulève la Ford. Le brasier s'étend déjà aux arbres les plus proches. Des flammes noircissent les feuillets d'un calepin jeté à terre à quelques mètres de là...

— Qu'en pensez-vous ? réclame un localier en tendant le micro de son Nagra 6 vers l'expert.

Pompiers, gendarmes et badauds encerclent le tas de ferraille fumant et crépitant.

— Ça ne ressemble pas à un banal accident de la route, n'est-ce pas ? Auriez-vous une petite révélation ? insiste le journaliste.

— Pas pour l'instant. Nous allons analyser ce que nous avons récupéré.

L'expert appelle son adjoint, lui remet une poche en plastique transparent contenant les restes du calepin, un bout de plaque minéralogique, quelques éclats et des sachets de différentes couleurs puis se dirige vers l'inspecteur tandis que les gendarmes repoussent les curieux.

— Votre remplacement n'est pas de tout repos, hein Vibraye ?

— J'ai suivi pas mal d'affaires, répond l'expert. Mais là, j'avoue que c'est plutôt gratiné. Et vous, inspecteur, de votre côté ?

— Nous avons un témoin oculaire qui se trouvait en bas du faux plat au moment de l'explosion. Nous continuons à l'interroger.

L'adjoint revient vers eux en courant et s'arrête essoufflé devant la carcasse fumante.

— Monsieur ! Paris au téléphone !

Vibraye retire ses gants et se dirige vers la 607 banalisée. Le journaliste local lui emboîte le pas et s'arrête à distance. Y aurait-il un scoop ? Les réponses évasives s'accumulent dans la mémoire suisse et portative comme autant d'indices lumineux.

— Oui, bien sûr, nous avons des éléments ! Je pars immédiatement pour Poitiers.

— ...

— Une seule personne semble-t-il...

— ...

— Du beau travail !

— ...

— Non, il ne m'a pas encore contacté ! Je vous tiens au courant.

— ...

— Parfait... A bientôt !

Vingt heures trente. Jaillissant du hall de l'hôtel, Mathieu Duloube contourne un groupe d'étudiants, ajuste son foulard et franchit d'un pas souple la place d'Armes. Passant devant l'allée piétonne, il s'engage dans la rue de la Marne jusqu'à l'entrée du commissariat de Poitiers. Il présente sa carte, traverse la cour, gravit les marches et pénètre dans le bâtiment. Sous-sol. Salle d'expertise et de balistique. Bloc B.

Deux personnes s'affairent devant les oscilloscopes. Les éprouvettes et les scanners portatifs. La pièce est divisée par trois longues tables parallèles bourrées de matériel sophistiqué. Schémas, graphiques et courbes multicolores décorent les murs.

— Bonjour Vibraye, glisse Mathieu en refermant la porte derrière lui.

— Bonjour commissaire.

— Du nouveau au sujet de l'accident de Scévolle...

— Oui ! J'ai trouvé le numéro du moteur. Le véhicule correspond à une Ford Agora blanche louée pour le trajet Royan-Paris.

— Rien d'autre ?

— Si ! La trace d'un explosif puissant, un concentré de premier ordre !

— Et le corps dans la voiture ?

— Pas grand-chose. J'ai récupéré des fragments de détonateur à télécommande infrasons...

— Vous n'avez pas pu identifier la victime ?

— Avec si peu d'éléments ? répond Vibraye jetant un coup d'œil furtif en direction de son adjoint. L'inspecteur vient de téléphoner. C'est une femme de vingt-neuf ans, domiciliée 8, rue Cauchy à Paris, qui a pris les clés de la voiture à Royan, Barbara Soubiès. Nous avons son numéro de téléphone. Vous le voulez, commissaire ?

— Non, merci je l'ai déjà !

Allongé sur le divan, Patrick Milan somnole, perdu dans ses songes gris et pluvieux. Les images se succèdent en silence sur l'écran de télévision. Seule la vieille pendule périgourdine semble garder vie, invariablement oscillante. Il est presque vingt et une heures. Son regard vide se perd derrière la fenêtre. Lèvres dessinées, nez fort et sourcils ciconflexes apportent à son visage une expression mouvante malgré l'immobilité des traits. Jardel peut appeler à tout instant.

Vingt et une heures trente. Sonnerie. Sa main attrape maladroitement le combiné.

— Allo, oui ?

— Patrick, C'est Mathieu !

— Tu es toujours à Londres ?